

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Honneur à l'imitateur

Contes et nouvelles de Sylva Clapin (Fides, Coll. Nénuphar)

Adrien Thério

Numéro 19, automne 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1980). Compte rendu de [Honneur à l'imitateur : contes et nouvelles de Sylva Clapin (Fides, Coll. Nénuphar)]. *Lettres québécoises*, (19), 56-58.



Honneur à l'imitateur

Contes et nouvelles

de Sylva Clapin

(Fides. Coll. Nénuphar)

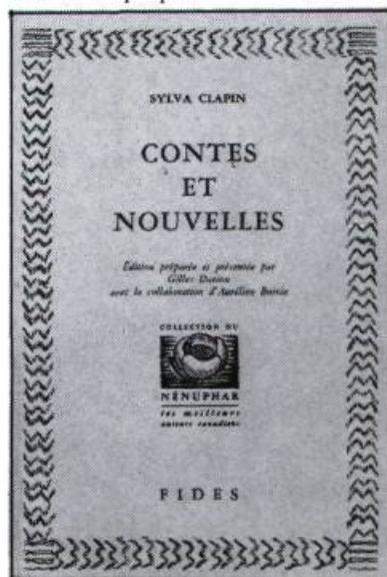
Or donc, après avoir lu et relu depuis deux ans des douzaines de romans, de contes et de récits qui ont été publiés entre 1900 et 1935, voici qu'apparaît sur ma table *Contes et Nouvelles* de Sylva Clapin que je connaissais surtout comme auteur de dictionnaires et de bouquins genre *Dire ne pas dire*. Pourtant vrai ! Sylva Clapin a écrit des contes et des nouvelles et Messieurs Aurélien Boivin et Gilles Dorion se sont donné la peine d'aller les quêrir dans les journaux ou revues où Clapin les a publiés. C'est donc la première fois que ces récits de Clapin sont réunis en volume. Clapin serait peut-être surpris de voir qu'il en a écrit autant — trente-cinq en tout — et se sentirait certainement honoré de voir qu'on lui fait place dans la célèbre collection du Nénuphar.

Je crois moi aussi qu'on lui a fait un grand honneur et la première question que je me pose : pourquoi accepte-t-on Sylva Clapin, conteur, dans le Nénuphar ? Je vais être méchant et je dirai que c'est d'abord à cause de tous ses défauts. Quelqu'un qui ne connaît pas la période qui a été celle de Clapin et qui lirait ses récits se dirait probablement que Clapin est un peu dérangé comme la plupart des écrivains et il ne s'en ferait pas trop. Quand on a lu une partie de la production de cette période, on se rend compte que Clapin n'était pas fou du tout et que s'il y a quelqu'un qui a compris le monde dans lequel il vivait, c'est bien lui. Et surtout s'il y a quelqu'un qui s'est servi de toutes les idées et de toutes les recettes de son temps, c'est encore lui.

Clapin, c'est d'abord un grand romantique qui vous raconte des histoires toutes plus larmoyantes les unes que les autres et qui y trouve un plaisir morbide. À certains moments, cela ressemble à *La Porteuse de pain*. On pourrait lui pardonner son premier conte en alléguant qu'il ne savait pas trop ce qu'il faisait, à ce moment-là, mais les années ne l'ont pas corrigé de son incurable désir d'en remettre et de vouloir nous tirer les larmes.

Si c'est un romantique indécrottable, c'est aussi un partisan de la littérature nationale. On sait en effet, qu'au dix-neuvième siècle et plus tard dans la période qui nous occupe, les littérateurs se sont partagés en deux groupes, les premiers voulant voir grand et suivre dans la voie tracée par les Européens ou les Français ; les seconds refusant d'imiter ces étrangers et voulant absolument faire canadien. Ces derniers sont les prétendants à la création d'une littérature nationale. On pourrait donc croire que Clapin, romantique à souhait, ne pourrait être en même temps un représentant de ceux qui s'opposaient à toute imitation étrangère. Ce serait se tromper grandement. Clapin, comme tous ceux du dix-neuvième et tous leurs successeurs au vingtième, prêche le retour à la terre et il est capable, pour essayer de nous convaincre, de fabriquer les histoires les plus invraisemblables. Nous en avons de beaux exemples avec *Le Déraciné*, *Terre natale*, *Les Argonautes ou le retour à la terre*. Il prêche tellement le retour à la terre, comme tous les intel-
lectuels de son temps qui n'auraient pas

laissé leur « job » pour aller cultiver la terre, comme George-Étienne Cartier au dix-neuvième, qu'il en met et en remet sans se rendre compte qu'il ne connaît rien aux exigences de la vie sur une terre. Ainsi dans *La Corvée chez Papaume*, il permet à tous les cultivateurs de l'endroit de venir prêter un coup de main à Papaume qui, terrassé par un coup de sang, est incapable de faire sa récolte. Alors, tous ces gens s'amènent un dimanche après-midi, coupent son foin et dans la même journée l'engrangent. C'est dire jusqu'à quel point, pour prêcher une religion on se souciait peu de la vérité de cette religion. Et c'est bien l'impression que l'on a, à lire Clapin, l'impression d'avoir affaire à quelqu'un qui a tellement cru à tout ce que les curés et les intellectuels lui ont raconté qu'il ne se soucie guère du moindre semblant de vérité de ses propos.



Clapin est donc un partisan de la littérature nationale, ce qui veut dire qu'il est aussi, comme la plupart des auteurs de cette période, un partisan de la littérature québécoise. Et sa québécoiserie porte d'abord et avant tout sur un sujet. Les « fictionnistes » de cette période ont été tellement québécoises qu'il n'est pas facile en quelques mots de faire voir leur manière. Ils ont parlé de la jument grise, du ber, du poêle à deux ou trois ponts, de la terre qu'il ne faut pas vendre, et de tout un abécédaire qu'il est inutile de rappeler. Qu'il suffise de citer les « Rapailages », « Chez nous », « Chez nos gens ». L'abbé Groulx, Adjutor Rivard et le frère Marie-Victorin, quel beau trio de québécoiserie nationale ! Eh ! bien, Clapin, lui, n'a abordé aucun des sujets que je viens de mentionner mais a réussi à être plus québécois que ces trois grands. Il est obsédé mais vraiment obsédé par une coutume on ne peut plus canadienne-française : la messe de minuit et les cantiques qui l'accompagnent. Quel beau moment pour trouver un petit miracle dans sa manche ! Sur trente-cinq récits, seize se passent à Noël ou la veille de Noël et un dernier se passe la veille du jour de l'an.

La messe de minuit, on dirait à le lire, que tous les gens de cette époque ne vivent qu'en fonction de cet événement. Toutes les histoires que Clapin situe à ce moment-là se terminent soit par un miracle ou une conversion. Et lui qui prétend (j'interprète) se faire l'apôtre de la charité évangélique, il nous raconte avec le plus grand sérieux l'histoire d'un gars (*La Rafale*) qui vient de sortir de prison et que les membres de sa famille ne veulent plus voir. Devant tant d'incompréhension, il décide d'en finir. Mais il assiste à la messe de minuit et c'est en entendant *Dans cette étable, Les anges dans nos campagnes* que l'Esprit lui rend visite et lui suggère d'accepter la proposition de son père qui s'est acoquiné avec un curé du Manitoba pour lui procurer une terre là-bas. Clapin nous présente cette proposition du père comme une sorte de grande charité alors que si on y réfléchit un tout petit peu, on se rend compte que cette famille veut se débarrasser de ce fils qui lui fait honte parce qu'il a été en prison même pour une raison plus ou moins valable. Clapin ne se rend pas compte que la charité du

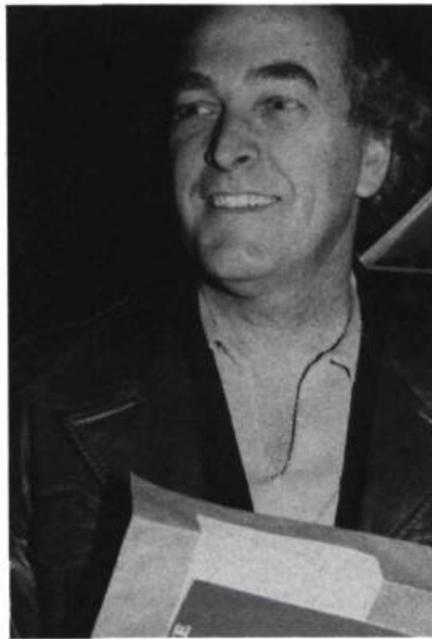


Photo : Athé

Gilles Dorion, éditeur avec Aurélien Boivin des *Contes et Nouvelles*.

père est une saloperie. Il ne se rend pas compte non plus qu'en acceptant de s'exiler pour refaire sa vie, ce fils de bonne famille accepte en même temps toute l'hypocrisie et le mensonge de la société qui l'entoure. Mais c'est la morale du temps : une morale écoeurante. Clapin qui était pourtant un homme intelligent a accepté cela en toute bonne foi. C'est dire l'emprise que la société du temps avait sur ses sujets.

Or donc, Clapin, conteur, a tous les défauts ou presque. On serait bien tenté de le mettre de côté s'il ne possédait un défaut qu'il a poussé à l'extrême et qui, finalement se transforme en qualité. C'est son don d'imitateur. On pourrait dire que tous ses contes sont des imitations. Il ne se gêne pas pour dire lui-même à la fin d'un conte, par exemple, que l'idée de l'histoire lui est venue à la lecture de tel récit, publié à tel endroit. C'est donc qu'il n'est pas du tout gêné d'imiter. Il l'a bien montré quand il a publié, je ne sais plus en quelle année, une suite aux voyages en Amérique de Paul Bourget, signant ce faux du nom de Paul Bourget. Plusieurs personnes se sont laissées prendre à cette supercherie, ce qui montre bien le talent de l'auteur.

Eh ! bien, les meilleurs contes de Clapin, ce sont des imitations, mais des imitations qu'il peut signer sans peur. Ainsi, je retiendrai d'abord *La grande*

aventure du sieur de Savoisy dans lequel on apprend que le narrateur est entré comme par miracle en possession d'un manuscrit, dont l'auteur est le sieur de Savoisy, et qui prouverait que ce sieur qui a fait naufrage au quinzième siècle sur les rivages de l'Île-aux-Sables, est véritablement le découvreur du Canada et même de l'Amérique. Mais le plus intéressant, c'est la deuxième partie du récit qui nous donne le texte du sieur en question et qui est intitulé comme suit :

**En l'isle aux Vents,
size ez grand océans,
ce vingt-huit novembre
de l'an mil
(quatre cent quarante) quatre**

et que notre narrateur a reconstitué pour notre joie en français du quinzième. Allez voir si c'est du quinzième ! Enfin, c'est du vieux français et c'est assez pour emporter notre adhésion.

Je retiens encore *L'attaque du Calvaire* qui est aussi une imitation. Cette fois le narrateur est devenu le Chevalier Jacques Raoul d'Herbelot, lieutenant au Royal Roussillon et correspondant de guerre, qui écrit une lettre au sieur Théophile Renaudot, directeur de la *Gazette de France*, à Paris, le 20 août 1759, pour lui raconter comment un détachement de l'armée française dont il faisait partie fut envoyé à Montmagny pour défendre la rive contre la venue des Anglais. Les Anglais viennent et sont repoussés à l'endroit où se trouvait ce calvaire qui sert de champ de bataille. Et alors se produit, comme dans tous les autres textes, un miracle. Ce n'est pas tant le miracle qui est intéressant que la manière de le raconter, comme le Chevalier d'Herbelot le fait, dans le style, cette fois, dix-huitième. En voici un exemple :

« Et comme étions la en prière, vismes distinctement ce visage remuer, et puis les yeux lentement s'ouvrir, et rester fixés avec beau regard éperdu d'amour, jusqu'aux confins les plus distants, par delà le S.-Laurent et les hautes montagnes fermant l'horizon, comme si, par là, eut voulu nous dire que toute cette terre de Nouvelle-France était vraiment sienne et qu'il entendait bien qu'elle serait toujours en demeure

rance, quoy que feraient ses ennemis.

Arrêtons-nous maintenant à *Rikiki* qui est un conte de Noël qui va chercher sa matière chez les conteurs du dix-neuvième. Encore une imitation. On n'y peut rien. Mais cette histoire de lutin qui redit des centaines de contes dans la même veine est racontée avec tellement de naïveté, de bonhomie et de naturel qu'on se laisse prendre à son charme.

Il s'inspire si bien des autres, ce Clapin qu'il s'est même inspiré de Ringuet. En effet, le récit qui s'intitule *Le Déraciné* n'est plus ou moins que *30 arpents* en raccourci. Si vous me demandez comment Clapin peut imiter *30 arpents* vingt ou vingt-cinq ans avant sa parution, je vous répondrai qu'un miracle de plus ou moins pour lui, ce n'est rien du tout. Et le dernier conte que je retiens ici est encore le récit d'une sorte de miracle. C'est l'histoire intitulée *Un vieux* que tout le monde croit mort dans son lit, au grand soulagement de son fils et de sa bru. Au moment où on s'apprête à partir pour la messe de minuit (encore !) le vieux apparaît dans la porte de sa chambre, mis sur son trente-six et demande à son fils s'il va bientôt atteler César pour aller à la messe.

Somme toute, avec tous ses défauts, et surtout à cause d'eux, plusieurs histoires de Clapin méritent de survivre, méritent de vivre. Et il n'aurait pas été décent de n'en publier que cinq ou six. Gilles Dorion et Aurélien Boivin ont donc bien raison de sortir Clapin, conteur, de l'oubli. Voilà pourquoi Sylva Clapin est entré, en habit du dimanche, dans la collection du Nénuphar. Est-ce un miracle, cette résurrection ? Il n'y a rien à l'épreuve de Clapin.

Adrien Thério

Autobiographies

Un crépuscule où l'aube se mêle

Florentine raconte . . .

de Florentine Morvan Maher

Elle est née en 1890, un 20 mars. Ce jour-là son père et son grand-père étaient montés à l'érablière avec le suisse — mais non, ils n'avaient pas d'engagé ; c'est ainsi qu'on appelait la voiture utilisée pour les sucres. Donc son père et son grand-père étaient à entailler les plaines quand son frère aîné vint leur annoncer l'arrivée d'une belle petite fille. « C'est mon frère qui me racontait ça, ajoute-t-elle, et je l'ai cru. Je n'ai pas beaucoup de mémoire et je ne suis pas remarqueuse non plus . . . » On ne le croirait pas à lire le savoureux récit de ses mémoires, émaillé de détails évocateurs et d'anecdotes révélatrices.

Quant à son nom . . . Elle avait une soeur aînée qu'on avait appelée Stéphanie, en l'honneur d'une jolie tante qui portait ce nom. Comme la jolie tante avait une soeur prénommée Florentine, quand une soeur vint à Stéphanie on n'eut pas à chercher longtemps. Plus tard son mari ne l'appellera pas souvent Florentine, elle le note avec une pointe de regret peut-être : « il disait plutôt *ta mère*. Ce n'était pas la mode, dans notre temps. Les maris de ce temps-là se seraient sentis humiliés de dire *je t'aime* à leur femme. Cela allait de soi. »

En 1900, elle fit sa première communion. Cette année-là on discuta beau-



Le père et la mère de l'auteur.



Photos sur zinc, circa 1880.